

HOMÉLIE SUR LE SOULAGEMENT DE CEUX QUI SONT FATIGUÉS ET QUI SONT ACCABLÉS

«Venez a moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes accablés, et je vous soulagerai.» (Mt 11,28)

Entendez-vous ? On appelle : quelqu'un a-t-il besoin de se rendre à cet appel ? On invite ceux qui sont fatigués et qui sont accablés : est-il ici quelqu'un qui se trouve dans ce cas ? Ou bien sommes-nous à notre aise et sans fatigue, et, par conséquent, n'avons-nous que faire de cette invitation ? On promet de soulager : quelqu'un a-t-il besoin de ce soulagement ? Ou bien ne vaut-il pas la peine d'aller le chercher, mais aspirons-nous à la joie, à la gaieté, au plaisir ?

Tournons un peu la question : Désirez-vous être heureux ? Sans aucun doute, personne ne s'en défendra. Mais comment appelez-vous la situation d'âme de l'homme heureux ? A moi, il me semble qu'aucun nom ne saurait lui mieux convenir que l'un de ces deux : le repos, la joie. Mais l'effet de la joie ordinaire sur la terre est semblable à l'effet du vin : l'état de joie est un état d'ivresse; or, l'ivresse n'est pas de longue durée et laisse après elle un sentiment de vide, ou même de pesanteur. Le repos est l'état d'une âme saine et dégagée; il ne se ressent pas aussi vivement que la joie, mais en revanche il est plus durable. Ainsi donc, ne nous en voulez pas, amis de la joie, de la gaieté, du plaisir : nous vous souhaitons, – et nous pensons devoir, pour votre bonheur, vous souhaiter, – plus de repos que de joie, de gaieté, de plaisir. Quant à celui qui a si bien fait son goût aux joies terrestres, qui trouve si facilement la gaieté, qui échange si infatigablement le travail pour ses plaisirs qu'il n'attache aucun prix au repos, à celui-là, – quoique, peut-être, cela paraisse un peu par trop austère, – nous allons jusqu'à souhaiter qu'il fasse un peu l'expérience de l'état de ceux qui sont fatigués et qui sont accablés. En ce souhait austère, nous imitons un homme du reste fort bienveillant : *Couvre*, disait-il en priant Dieu, *couvre leur visage d'ignominie, et ils invoqueront ton nom, Seigneur !*

Mais, peut-être l'état de ceux qui sont fatigués et qui sont accablés n'est-il ni rare, ni étranger à beaucoup d'entre nous, et, dans ce cas, aurions-nous besoin de chercher le repos, et devrions-nous accourir au Consolateur.

Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes accablés, – s'écriait le Seigneur Jésus quand devant ses yeux se trouvaient les Juifs au milieu desquels il prêchait. Quel joug pouvait-il voir sur eux qui les fatiguât, et quel fardeau qui les accablât ? C'était d'abord le fardeau du péché, sous lequel le roi d'Israël lui-même, qui était si fort, faiblissait comme un esclave souffrant des douleurs dans ses os sous le poids d'un fardeau disproportionné à ses forces : *Il n'y avait de paix dans mes os*, disait-il, *à la vue de mes péchés; car mes iniquités ont monté au-dessus de ma tête; car c'est un fardeau pesant qui m'accable* (Ps 37,4-5). C'était ensuite le joug de la loi de Moïse que l'apôtre Pierre appelle nommément *un joug que*, – dit-il pour expliquer cette appellation, – *ni nos pères, ni nous n'avons pu porter*, (Ac 15,10); dont la pesanteur, en outre, dans les derniers jours du Judaïsme, était doublée et triplée par les enseignements et les commandements humains des scribes et des pharisiens : *Car ils lient*, dit en parlant d'eux le Seigneur, *des fardeaux pesants et qu'on ne peut porter, et les imposent sur les épaules des hommes* (Mt 23,4). C'était, en troisième lieu, le joug et le fardeau de souffrances et de calamités nombreuses et diverses, pesant sur le peuple juif en général, et tombant sur un grand nombre d'individus séparément : par exemple, le joug de la domination païenne sous lequel les Juifs, avec leur fierté, s'efforçaient, il est vrai, de relever la tête et de s'écrier : *Nous sommes la race d'Abraham, et nous n'avons jamais été les esclaves de personne* (Jn 8,33), mais qui ne s'en appesantissait pas moins sur leur cou et s'élevait au-dessus de leur tête, puisqu'il pesait même sur leur souverain sacerdoce et jusque sur les ornements pontificaux de leur Grand-Prêtre, que les Romains tenaient enfermés dans leur citadelle; le joug de la synagogue qui persécutait ceux qui confessaient une vérité opposée à ses préjugés et à son ambition; – enfin les fardeaux particuliers de la pauvreté, de l'oppression de la part des forts, de l'iniquité des juges, des maladies, des afflictions.

Ceux qui étaient accablés de ces fardeaux et d'autres semblables, ceux qui étaient exténués par les fatigues, le Seigneur Jésus Christ les appelait tous à lui : et puisqu'il appelait tous les hommes sans exception, puisque Dieu le Père l'a envoyé *comme Sauveur au monde* (1 Jn 4,14), et non pas à un peuple ou à un temps; *puisque ses paroles ne passeront point*, alors même que passeront le ciel et la terre (Mc 13,31), il dit encore la même chose aujourd'hui, et ceux d'entre nous qui sont fatigués et qui sont accablés, il les cherche et les appelle encore à lui.

Homme qui reconnais en toi-même le péché ! n'es-tu pas fatigué ? n'es-tu pas accablé ? En sentant ta conscience blessée, ne fais-tu pas des efforts pour fuir hors de toi-même, efforts infructueux toutefois, comme ceux du cerf blessé qui fuit dans la forêt, mais ne peut plus échapper à la blessure qu'il porte avec lui, et ne fait qu'épuiser ses forces ? Ne t'élances-tu pas quelquefois, comme le poisson pris à l'hameçon, par des soubresauts toutefois inutile parce que le joug qui te retient et le fardeau qui t'accable se trouvent au-dedans de toi ? Le péché n'est-il pas pour toi en partie un fardeau, puisqu'il oppresse ton âme du souvenir de ce que tu as fait; en partie un joug, puisqu'il le prive de la liberté, te fatigue, t'exténue par la continuité, de même que la bête de somme est liée fatiguée, exténuée par le joug ? Mais si, alors que tu vis dans le péché, tu n'y reconnais pas, tu n'y sens pas un joug et un fardeau, ce'a n'en vaut pas mieux. Dans ce cas, tu es semblable à l'animal sauvage sous le joug et un fardeau, qui s'emporte à travers les précipices et qui, moins il éprouve de difficultés, moins il ressent de fatigue, plus il peut facilement se précipiter dans l'abîme et périr sans retour : et par conséquent, dans ce cas, – ainsi qu'il a été dit plus haut, – il est à désirer que tu tombes d'une manière sensible dans la situation pénible de *ceux qui sont fatigués et sont accablés*, plutôt que de rester dans cet étal dangereux d'effrénement. Mais toi qui reconnais dans ton iniquité un joug et un fardeau, ne diffère pas de reconnaître aussi l'espérance du soulagement : Viens, toi qui es fatigué et qui es accablé.

Homme qui t'avances avec effort dans la vertu ! n'es-tu pas fatigué, toi aussi ? et toi aussi, n'es-tu pas accablé ? Il est vrai que, si le partage du pécheur est un joug et un fardeau, l'apanage de la vertu doit être l'aisance et la liberté. Mais de même que le joug et le fardeau du péché ne se sentent qu'après qu'il a été commis, ainsi la vertu ne fait ressentir l'aisance et la liberté qu'alors qu'elle est consommée. Mais est-il facile d'y atteindre à la perfection ? Le chemin en est montant, escarpé, étroit, semé d'épines. Et reconnaître le chemin de la perfection spirituelle, et en entreprendre l'ascension réellement, cela est déjà difficile par cela seul que, selon les paroles d'un athlète expérimenté dans la carrière de la sagesse et de la vertu, *le corps corruptible appesantit l'âme, et cette habitation terrestre surcharge l'esprit accablé d'une multitude de soucis* (Sag 9,15). Mais le corps, outre qu'il est corruptible et, par conséquent, incapable de soutenir toute la tension des efforts de l'âme immortelle, mais, bien au contraire, ou la comprime dans ses élans, ou court le danger d'en être séparé violemment et de tomber en ruines, – le corps, outre cela, est infecté du péché, lié par les habitudes contraires à la vertu : et de même, l'esprit, outre qu'il est distrait par les soucis que lui cause son habitation terrestre, est encore empêché par les préjugés, aveuglé et entraîné par les passions du cœur, induit en erreur par les illusions des sens et de l'imagination. Et combien encore d'obstacles accessoires dans la lutte pour la vertu ! L'abondance des biens terrestres séduit, leur absence sollicite; les exemples détournent du chemin; les faux jugements des hommes font surgir des pierres d'achoppement; les persécutions effraient; là où, en apparence, finit *la lutte contre la chair et le sang*, commence à nouveau la lutte contre *les Dominations, et contre les Puissances, et contre les Princes des ténèbres de ce siècle, les esprits de malice qui sont sous le ciel*. vertu de la part des hommes, mais pour remporter la véritable victoire, la victoire intérieure sur ses passions et ses vices, celui-là peut comprendre les plaintes que nous entendons sortir de la bouche de l'un des lutteurs les plus zélés : *Le bien n'habite pas en moi, c'est-à-dire dans ma chair. Car la volonté est en moi, mais je ne trouve pas le moyen de faire le bien. Car je ne fais pas le bien que je veux, mais je fais le mal que je ne veux pas. – Je trouve donc cette loi que, quand je veux faire le bien, le mal est attaché à moi. – Malheureux homme que je suis (Rom 7,18-24) !* Reconnais donc, toi aussi pour qui la loi elle-même du bien est comme un fardeau sur les épaules d'un homme sans force, – reconnais et le besoin et l'espérance ou d'être soulagé ou d'être fortifié : *Viens, toi qui es fatigué et qui es accablé.*

Homme atteint par le malheur, la souffrance, le chagrin ! tu n'as pas besoin d'examiner si tu te trouves et si tu te comptes au nombre de ceux qui sont fatigués et qui sont accablés. Il n'est pas à craindre que tu ne le saches pas assez, mais bien que tu ne le sentes outre mesure, et que, par l'excès de ce sentiment, tu ne rendes toi-même difficile pour toi la connaissance des moyens de te soulager. L'unique remède certain se découvre à toi de lui-même : rassemble les restes de tes forces épuisées; approche-toi pour le reconnaître et le recevoir : *Viens, toi qui es fatigué et qui es accablé.*

Venez, à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes accablés, et moi, dit Jésus Christ, je vous soulagerai. Refuge assuré ! Port à l'abri du danger ! Secours tout-puissant ! Protection inébranlable ! Soulagement céleste ! Repos divin ! Il n'y a qu'à venir. Il n'y a qu'à ne pas refuser.

Jésus Christ soulage ceux qui sont accablés du fardeau de leurs péchés : en effet, quand les péchés du monde entier pèseraient sur toi, il t'enlève tout ce fardeau, le prend sur lui, et, par

là, l'anéantit. Voici l'Agneau de Dieu, qui prend sur lui les péchés du monde. Si tu es vaincu par le péché, l'Agneau de Dieu en triomphe en toi. Si tu es l'esclave vendu du péché, il te rachète. Si tu es lié sous le péché comme sous un joug, il le délie. Si tu succombes sous le fardeau du péché, il te relève. Si même tu es mort par le péché, Dieu, qui a ressuscité Jésus Christ, te rend, même *mort par le péché, à la vie par Jésus Christ* (Ép 2,5) ! *Le sang de Jésus Christ qui, par l'Esprit saint, s'est offert à Dieu comme une victime sans tache, purifie ta conscience des œuvres mortes, pour te faire servir le Dieu vivant et vrai* (Héb 9,14).

Jésus Christ soulage ceux qui sont fatigués sous le joug de la loi, ceux qui, luttant pour la vertu, éprouvent plus le poids et les difficultés de la lutte que ses succès, et, en apparence, s'épuisent plus qu'ils ne trouvent des forces dans sa continuité : car Jésus Christ, la Force de Dieu et la Sagesse de Dieu, donne et la lumière de la pure connaissance et la force de l'accomplissement parfait, et allège la lutte, et fortifie le lutteur, et enlève les obstacles, et envoie le secours, et nous conduit sains et saufs au travers du danger, et triomphe en nous de nos ennemis, et couronne en nous sa victoire. Le lutteur qui naguère, dans son épuisement, presque sans espérance, criait : *Malheureux homme que je suis !* s'approche de Jésus Christ, et dès lors ne trouve plus en lui-même d'autre sentiment que celui de la reconnaissance envers lui pour son soulagement : *Je remercie mon Dieu, s'écrie-t-il, en Jésus Christ notre Seigneur !* Pour celui qui combat avec Jésus Christ, *les commandements de Dieu ne sont pas pesants* (1 Jn 5,3). *Car le joug de Jésus Christ est doux, et son fardeau est léger. Avec lui, le plus faible lui-même peut dire : Je peux tout en Jésus Christ qui me fortifie* (Phil 4,15).

Jésus Christ allège et soulage ceux qui sont malheureux, qui souffrent, qui sont affligés : car, non seulement, comme libérateur, il peut toujours écarter ou faire cesser le malheur, mettre fin à la souffrance, annihiler la cause de l'affliction, mais encore, comme vainqueur consommé du mal, établissant dans le domaine même du mal son propre royaume, qui est celui du bien, il peut, au milieu de la souffrance elle-même, faire naître dans l'homme le sentiment de la félicité, mélanger la souffrance elle-même de plaisir, donner au chagrin lui-même la saveur de la joie. C'est son œuvre quand Job, après avoir perdu innocemment ses biens et ses enfants, bénit Dieu et, au milieu d'une maladie effroyable, sur son fumier, ne se laisse pas aller au murmure; quand Pierre, en prison et dans les fers, comme au milieu d'une fête, passe la nuit à chanter des cantiques; quand Paul se réjouit dans les souffrances; quand Cyprien, à sa condamnation à mort, répond : Gloire à Dieu !

Tel est, chrétiens, vraiment céleste dès cette terre, et, dès avant la mort, immortel et bienheureux, le repos de nos âmes qui nous est acquis en Jésus Christ, et que, quand même nos propres besoins ne nous engageraient pas à le chercher, notre Sauveur tout-bon et tout-miséricordieux cherche lui-même pour nous, nous appelant tous à lui pour nous donner son repos.

On peut dire que nous ayons été amenés déjà, et que nous sommes amenés souvent au repos de nos âmes en Jésus Christ, quand nous avons été amenés à lui par le baptême, et chaque fois que nous venons à lui par la prière, par la pénitence, par la communion de son Corps et de son Sang. Quoi donc ? Ayons-nous goûté ce repos ? En ayons-nous conservé et en conservons-nous en nous la vertu ? Ou bien sommes-nous encore inquiets, encore fatigués et accablés ? Sera-ce donc pour longtemps ? Sera-ce donc jusqu'à ce qu'à la fin Jésus Christ, après nous avoir appelés si longtemps en vain, nous abandonne à notre endurcissement ou à notre inconstance; jusqu'à ce qu'au contraire l'enfer, pour la satisfaction duquel nous nous fatiguons de choses vaincs et nous nous surchargeons de péchés, vienne et nous dise : Vous vous êtes assez fatigués pour moi, et vous avez assez porté mon fardeau; venez maintenant que je vous repose à ma manière : Vous aurez pour lit un feu inextinguible et je vous couvrirai d'un fer qui ne meurt point ?

Répondons plutôt, mes frères, à l'appel bienfaisant de Jésus Christ; cessons nos hésitations; suivons-le résolument; cessons de retourner en arrière. *Craignons, dirai-je avec l'Apôtre, qu'il ne se trouve un jour quelqu'un d'entre vous qui, pour avoir négligé la promesse d'entrer dans son repos, en soit privé* (Héb 4,1). *Aujourd'hui*, disait autrefois déjà l'Esprit saint à David; *Aujourd'hui*, a-t-il dit ensuite, plusieurs siècles après, à Paul; et c'est par une longanimité admirable de Dieu qu'il est encore temps de dire maintenant : *Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs* (Héb 3,7).

Venons dès ce moment à Jésus Christ avec une obéissance pleine de zèle et inébranlable à son enseignement et à son exemple; entrons dans son repos animés d'une foi sincère, vive et active, marchant sur les pas de ceux qui ont lutté depuis le commencement pour la foi et la vertu, des vrais imitateurs de Jésus Christ, qui ont passé de tout joug et de tout fardeau terrestre à son

Métropolitaine Philarète de Moscou

repos céleste auquel ils nous invitent, nous aussi, par leur exemple, afin que, réunis à eux, nous puissions glorifier l'unique Consolateur et Sauveur de tous les hommes, et surtout des fidèles. Amen.